

11. Media et société internationale

L'INDEPASSABLE CHAUVINISME DE L'INFORMATION ?

MEDIA, MONDES PROPRES ET PERTINENCE

PAR

DANIEL BOUGNOUX (*)

Quatre grandes agences de presse, AP (Etats-Unis), Reuter (Royaume Uni), AFP (France) et Xinhua (Chine), se partagent désormais le monde pour y distribuer chaque jour l'urgent, l'intéressant, le vrai – ou le négligeable. La croissante concentration des entreprises de presse, et le bouclage planétaire des réseaux, semblent ainsi vérifier la prophétie du « village global ». Quand plusieurs milliards de spectateurs du *Mundial* vibrent à la même seconde devant le ballon qui force une cage de but ou quand lors d'une guerre, du Koweït ou du Kosovo, les mêmes images tournent sur tous les écrans, chacun reconnaît dans les technologies de l'information et de la communication la manifestation la moins contestable d'une mondialisation aux multiples visages. On peut discuter sans fin sur les effets bénéfiques ou pervers de l'interdépendance économique, mais le fait qu'un paysan indonésien ait pu suivre à la télévision les funérailles de la princesse Diana ou être tenu informé presque en temps réel des tribulations du président Clinton empêtré dans l'affaire Lewinsky..., voilà un seuil dans l'histoire humaine des transmissions qui fait de nos contemporains une espèce nouvelle ou quasi émergente.

Or, cette ouverture sans précédent s'accompagne d'un risque évident d'instrumentation ou de domination du Nord sur le Sud. Et certains tirent argument de « l'information en uniforme », et des images désormais classiques de la guerre du Koweït aux journalistes embrigadés dans des *pools*, pour dénoncer à travers les excès de cette instrumentation sans vergogne le régime tendancier du nouvel ordre mondial de l'information et de la communication.

Il est banal de rappeler combien l'information constitue une arme essentielle dans toute guerre moderne – où il s'agit d'attaquer les « centres ner-

(*) Philosophe, professeur de sciences de l'information et de la communication à l'Université Stendhal de Grenoble et rédacteur en chef des *Cahiers de Médiologie* (Gallimard).

veux » de l'adversaire, de brouiller ses écrans, ses systèmes de guidage ou ses routes logicielles –, de même que, dans son propre camp, une guerre se gagne aussi à coups d'intoxication et de désinformation, de « bonnes images », de litotes ou de communiqués euphorisants... De là à conclure qu'en temps de paix aussi, les intérêts économiques ou les luttes politiques (qui sont des formes de guerre au ralenti) transforment les journalistes en bons petits soldats du conformisme, il n'y a qu'un pas, vite franchi par les dénonciateurs de la « pensée unique » et d'un appareil d'information assimilé à l'empire de la manipulation.

Ce raisonnement, pourtant, souffre d'adopter le seul point de vue de l'émission des messages, et de méconnaître par trop les équivoques et les ruses que leur opposent les récepteurs. Le fantasme d'une même information pour tous, d'autre part, peut également se trouver démenti par une considération plus soignée accordée aux aspects relationnels, et non de seul contenu, du grand jeu de l'information. Gardons-nous d'intellectualiser la trop rebattue « question des media », qui fonctionnent très au-delà – ou en deçà – du vrai et du faux. À côté de l'information proprement dite, nos media nous permettent aussi ou, d'abord, de nous relier, de nous identifier ou de nous distinguer; et ces marquages communautaires, qu'on recouvre du grand mot vague de *communication*, travaillent et traversent sans cesse la fonction proprement dite d'information, laquelle ne constitue sans doute qu'une frange superficielle ou assez mince des effets des media. Car nous ne demandons nullement à ceux-ci une ouverture indéfinie sur le monde, mais d'abord une circonscription sécuritaire, et identitaire, la production et la stabilisation d'un monde-miroir qui donne à chacun le sentiment d'être chez soi, où le réel ne filtre qu'à petites doses, et où la question de la vérité au fond se pose assez peu.

Une médiologie – une étude critique de la logique des media – devrait donc examiner, en marge de l'information, comment les valeurs de la réception, de la relation et de l'action ne cessent de limiter ou de refermer, l'ouverture proprement informationnelle; ou comment, du même coup, il sera toujours moins aisé qu'on ne croit de rendre une information universelle ou valable pour tous.

LE TRAITEMENT DE L'INFORMATION

La notion d'*information*, qui recouvre à la fois les données, les nouvelles et la connaissance, constitue comme l'a dit Heinz von Foerster un « caméléon conceptuel » particulièrement vicieux. À défaut de pouvoir débrouiller ici toutes les implications de ce concept majeur, il faut rappeler le lien essentiel entre la valeur d'information et celle d'ouverture. Nous vivons dans une société *ouverte* (selon la caractérisation de Karl Popper), c'est-à-dire sensible à l'événement et au changement, contrairement par exemple à une société

monastique ou à divers totalitarismes, pour lesquels l'histoire semble avoir été une fois pour toutes écrite, et où l'on se borne à psalmodier les bribes du Grand Récit. De même nos organismes, quoique rigoureusement clos dans une forme qu'ils passent leur vie à entretenir, et à tenter de reproduire à l'identique, sont ouverts à certains échanges énergétiques et informationnels. L'information nomme donc en général cet *appel*, venu d'un monde extérieur, qui traverse notre clôture pour guider, enrichir et éventuellement compliquer notre vie.

Mais si nous sommes des machines à traiter de l'information, celle-ci pour mériter ce nom doit être compatible avec notre monde propre, c'est-à-dire voyager sur des signaux que nos organes des sens savent percevoir et synthétiser; donc compatible également avec notre culture, cette sphère qui enveloppe la biosphère organique d'une couche concentrique, plus sélective et filtrante. Retranchés derrière cette double clôture, organique et culturelle, nos cerveaux se montrent très réceptifs à quelques signaux ou appels venus du monde extérieur, et rejettent tous les autres dans le *bruit*. La diversité du réel s'avère très difficile à penser, et presque répugnante : si grand est notre désir de certitudes ou du moins de schémas clairs, faciles à mémoriser et si possible manichéens... La complexité des phénomènes décourage et restaure invinciblement la croyance ou le parti pris contre l'information. Notre conscience a horreur du vide, et nous supportons mal les questions sans réponse : partout où l'information manque, la *doxa* vient boucher les trous.

Ces remarques s'appliquent particulièrement à la guerre des Balkans, si l'on songe que ce nom même est synonyme depuis le XIX^e siècle de complication monstrueuse, de casse-tête culturel et politique, bref de défi à l'information et au calme examen des problèmes. L'imbroglio balkanique et son traitement par les media tendent une loupe grossissante aux abus et aux simplifications que nos appareils d'information ont coutume d'infliger à la complexité, parfois impensable, du réel. Si « *le réel, c'est ce qui ne se laisse pas symboliser* » (Lacan), il faut pour représenter l'actualité élaguer, schématiser, oublier, en bref rendre les phénomènes présentables. Quel regard de surplomb porter sur les réalités balkaniques ? Comment en retenir l'histoire, pourtant indispensable à l'intelligence de leurs convulsions ? Comment décrire sans tomber dans une rhétorique ou un vocabulaire partisans, comment sur un pareil terrain ne pas choisir son camp ? Car les mots, les chiffres, les images employés ou mis en avant pour dire ou montrer les combats *font eux aussi la guerre*. Confronté au piège balkanique, chacun consulte sa boussole – qui peut être l'anti-américanisme ou les souvenirs de la guerre de 1939 ou le sentiment de l'urgence humanitaire, et ces choix ne conduisent pas aux mêmes conclusions...

Cet exemple nous rappelle qu'il n'y a pas d'information en soi (pas plus que de bruit), la valeur d'une information se trouvant toujours relative à

l'exposition sélective des mondes propres ou à la clôture informationnelle de chacun. Un chat, très sensible aux évolutions d'une mouche sur la vitre, demeure indifférent aux caractères et aux photos imprimés dans le journal de son maître lequel, de même, se montrera sélectivement sensible aux informations de tel titre à l'exclusion d'autres journaux (les lecteurs du *Figaro* et de *l'Humanité* évoluent généralement dans des « mondes propres » assez différents). De même chaque pays a sa propre actualité, et c'est toujours une surprise de voir changer celle-ci en traversant une frontière. Comment notre information et les media qui la véhiculent seraient-ils désintéressés ? Nous leur demandons avant tout de nous ancrer ici et maintenant, de nous découper un territoire, de nous fixer un agenda, en bref de nous orienter dans un espace et un temps que nous puissions dire vraiment *nôtres*. On résume cette importante idée du cloisonnement des mondes propres et de l'exposition sélective, en rappelant que la valeur principale d'une information réside dans sa *pertinence*.

Cette valeur semble plus délicate ou complexe à manier que celle de vérité, et elle relève de la pragmatique. La pertinence donne un tour d'érou à l'information, en ajustant celle-ci à des paramètres spatio-temporels, psychologiques et sociaux : l'information pertinente touche tel individu ici et maintenant, et laisse tel autre – ou le même en d'autres circonstances – indifférent ou non concerné. Or la mondialisation (bien réelle) des flux d'information à travers quelques agences ou quelques chaînes hertziennes comme *CNN*, se heurte nécessairement à ce mur de la pertinence. Il se pourrait, autrement dit, que l'information demeure une valeur bizarrement locale ou sujette aux *milieus*.

De même, et sans pouvoir exposer ici la théorie mathématique de l'information présentée par Shannon et Weaver, il est important de comprendre ce que leur formalisation a mis en pleine lumière : nous appelons information une variation qui arrive à une forme, et cette variation éventuellement se mesure, donnant ainsi carrière à une science. Pile ou face ? La pièce lancée ne peut à l'arrivée prendre que ces deux états, et elle délivre ainsi un *bit* (un choix binaire) d'information. Si le même métal lancé pouvait adopter n'importe quelle forme, retomber sur la tranche ou en pétales de fleur ou s'envoler papillon ou exploser..., l'imprévisible chaos des séquences possibles n'entraînerait aucune information. J'appelle *information* cet événement qui me parvient ou se découpe, pour moi, sur le fond stable d'un horizon d'attentes ou de configurations plus ou moins prévisibles. Le chaos pas plus que la redondance ou la prévisibilité pures n'apportent d'information. Nous dirons donc que le grand jeu de l'information se déroule entre le *crystal* d'une prévisibilité rigide et la *fumée* du chaos. Un esprit exagérément rigide n'apprend rien ; un esprit fumeux non plus. Et les mondes correspondants engendrent d'un côté l'ennui (quand rien n'arrive), de l'autre l'anxiété (quand tout peut à chaque instant arriver).

Si l'information appelle un traitement, le non-traitement fait toujours partie des options possibles (à nos propres risques). Nul ne nous force, en démocratie, à regarder la télévision ni à lire les journaux. L'illettrisme, voire l'autisme, ne sont pas des crimes : on peut toujours zapper une information, la remplacer par le rêve ou laisser tomber. L'information c'est ce qu'on traite et non ce qu'on subit, car on peut toujours refuser de comprendre ou de reprendre une information. Cette balkanisation latente de nos informations trouve son miroir ou sa loupe dans la guerre, qui porte la clôture informationnelle à son comble, et particulièrement dans la récente guerre des Balkans : combien de Serbes se seront sentis concernés par les souffrances des Kosovars ? Et combien d'Occidentaux par celles, pourtant réelles, des Serbes sous les bombes de l'OTAN ?

En bref l'information se traite, s'achète et se vend, éventuellement s'arrache ; elle correspond à un travail et c'est pourquoi, comme l'a fortement résumé Ignacio Ramonet à la suite de la guerre du Golfe (1), « *s'informer fatigue* ». La vérité n'ayant pas nécessairement bon visage, nous fuyons spontanément quantité d'informations qui dérangerait outre-mesure nos mondes propres.

Les études dites *de réception*, dont nous venons de présenter les rudiments, forment aujourd'hui l'abécé de la « question des media » et il semble intéressant d'étendre à cette réception des informations le modèle texte-lecteur qui insiste sur notre liberté d'interprétation. Un texte n'est pas un objet positif, ni défini une fois pour toutes, mais un réseau *virtuel* de significations à construire ou à activer par chacun. L'encodage (par l'émetteur) et le décodage n'y sont pas symétriques, ni superposables ; et l'on rencontre, dans le domaine esthétique en particulier, des lectures « aberrantes » mais spécialement productives. Nous dirons que lire consiste à apporter son code et son corps – son monde propre – dans un geste empathique ou projectif. Or, il n'existe pas plus de code que de corps universel, mais une infinie variété d'expositions, très sélectives, aux textes ou aux informations venues du monde des autres. A chacun ses événements, et ses grilles d'interprétation.

Cette réception constitue le moment par excellence de la distinction, la façon dont un sujet individuel ou collectif s'identifie, se déclare ou s'auto-institue. Lors de la guerre du Golfe, les publics arabes des rives de la Méditerranée se sont vigoureusement opposés à certaines images ou commentaires de *CNN*, et c'est cela être un public (au rebours d'une audience passive, comme l'a fortement souligné Daniel Dayan) : accepter ou refuser vigoureusement certains types de programmes – lesquels, contrairement à l'étymologie, ne sont donc pas écrits d'avance, ni toujours faciles à imprimer dans la conscience des gens.

(1) *Le Monde diplomatique*, mai 1991.

LE PRIMAT DE LA RELATION

Au lieu de discuter la « question des media » en termes de vérité – pour déplorer qu'ils nous endorment ou nous abusent – nous proposons donc, en vertu de ce qui précède, d'examiner d'abord leur fonction première de communication, c'est-à-dire de liaison et d'enveloppe. Ce qui conduit à pointer sous la carte indéfiniment ouverte du monde connu ou à connaître, la carte plus restreinte du monde (où l'on est) reconnu, et au fond la carte du monde aimé. Car en deçà de la vérité, la grande exigence existentielle pour chacun est d'éviter l'ennui, d'entretenir le goût de vivre et de considérer pour cela sa propre vie avec un minimum de confiance, en englobant dans cette confiance un peu du monde des autres.

Une bonne part de nos communications médiatiques semble, de fait, consacrée à stabiliser et à étendre le sentiment d'appartenance. Il est vital pour chacun de s'inscrire dans une culture et il n'y a pas de culture sans clôture, pas de communauté sans frontières sécuritaires ou sans dispositifs à la fois symboliques et techniques pour garantir cette fermeture. Une culture se définit moins en termes de connaissances positives que par ce qu'elle donne le droit d'exclure ou d'ignorer.

On a souvent expliqué, avec André Leroi-Gourhan ou Marshall McLuhan, le développement des media ou de l'outil en général par l'extériorisation de nos fonctions biologiques de liaison et d'action sur le monde extérieur. Pourquoi ne pas envisager les media comme des perfectionnements et des extensions de l'enveloppe primaire, c'est-à-dire de l'espace potentiel qui se noue et se polarise dans la première relation entre la mère et l'enfant ? Les métaphores très *liquides* de la communication – le flot des nouvelles, l'immersion, le robinet à images, la mise au courant, etc. – nous semblent suggérer d'elles-mêmes cette piste. Entre notre monde intérieur, sauvage, mal socialisé, et un monde extérieur empli de bruits et de fureur, nous proposons de voir dans nos media une espèce de zone-tampon, un espace potentiel, protecteur ou réparateur, où chaque conscience trouve son assiette, son identité et son sens. Le papier et le verre de nos ceintures médiatiques, faites d'écrits et d'écrans, nous servent d'abord à *contenir* les morsures du réel, et creusent dans l'opaque et trop vaste monde une niche où abriter nos vies. Notamment en retraçant sans cesse le partage (fondamental pour toute existence individuelle autant que collective) entre ici et là-bas, entre « nous » et « eux », entre les bons et les méchants, entre alliés et ennemis...

On exprimerait la même idée en remarquant que nos media « fenêtres sur le monde » se changent assez souvent en miroirs. C'est d'abord nous-mêmes que nous cherchons et contemplons dans ces grands miroirs du monde, qui nous servent aussi d'horloge et de compas. Il est probable que cette fonction-miroir, narcissisante et sécurisante, demeure inséparable au fond de la fonction-fenêtre, si l'on songe que celle-ci n'ouvre jamais objectivement sur

du réel extérieur, mais sur du *sens*. Le monde de l'information est celui du sens (ou, nous l'avons dit, de la pertinence), dont l'obscur alchimie s'élabore aux points de contact du monde propre et du monde extérieur.

Il est clair qu'une communication – c'est-à-dire le tressage médiatique des liens communautaires – empêche, quand elle devient trop pressante ou séduisante, une information véritable de décoller ou de s'en extraire. L'impératif du consensus et le primat de la relation impliquent le ménagement de l'autre. On a souvent remarqué qu'une information objective est la première victime de la guerre. De même, on ne dit pas volontiers la vérité à un grand malade et il est difficile, face à la justice, dans les journaux ou devant l'opinion publique, de traiter impartialement sa famille, son réseau de relations, son parti ou son propre pays. L'affaire Dreyfus a tragiquement illustré l'*omerta* dont bénéficiait l'armée française ou des officiers au-dessus de tout soupçon. Mais le même « chauvinisme » protège toutes les enclaves communautaires qui nous hébergent. Partout où l'individu a tissé son cocon familial, amical, social ou professionnel, il n'est plus libre d'enquêter. L'impératif de (bonne) relation euphémise le contenu des messages, le tranchant de l'information se trouve émoussé dans le circuit éprouvé du cliché patriotique ou du lieu commun.

Ces forces de liaison et de cohésion organiques, psychologiques ou sociales n'ont pas pour fin dernière une connaissance objective de la réalité; et les innombrables ruses qui permettent de vivre ensemble ne sont pas fondées sur la science. Il est deux domaines en particulier où l'impératif de la relation prime sur celui d'une connaissance droite : dans l'amour comme dans la religion, les hommes s'agrègent et tiennent ensemble à coups d'illusions ou de mythes instituants qui n'ont rien à voir avec une argumentation rationnelle et qui s'en passent fort bien. Le charme communautaire ou l'imaginaire du lien ont leurs propres raisons qu'une raison extérieure ou une information plus objective laissent indifférents.

LE MAILLON D'UNE CHAÎNE D'ACTIONS

Il existe enfin un troisième ordre de raisons pour limiter, à notre avis, l'ouverture informationnelle et sa possible mondialisation : à quoi bon en effet l'information ? Celle-ci trouve rarement sa fin ou sa justification en elle-même, et les informations réellement pertinentes que nous sélectionnons du sein de nos mondes propres ne sont pas théoriques, ni désintéressées, mais ont des fins pratiques. Elles constituent autant de relais dans une chaîne d'actions par lesquelles nous nous proposons d'agir sur le monde extérieur ou plus souvent encore d'étendre nos mondes propres ou de soumettre ceux-ci à la ratification de nos partenaires. Il existe certes une information-spectacle ou une façon de consommer les nouvelles sur le mode du divertissement, dont la diffusion est aujourd'hui virtuellement planétaire.

Mais nous lui opposerons l'information responsable, soit celle à laquelle on a envie de répondre, et dont le récepteur – citoyen plus que spectateur – fait entrer le message dans son rayon d'action.

Le tournant pragmatique, capital pour les études de communication et pour une médiologie en général, nous a appris à considérer dans nos jeux de signes ou notre sémiotique, une modalité du faire ou de l'action. Tout échange sémiotique serait ainsi infiltré d'un projet de pouvoir ou d'influence, d'une relation active et hiérarchisante; tout discours viserait à agir sur le monde des autres ou à influencer ceux-ci. Dans l'incessant commerce des *mondes propres* entre eux, il n'y a pas de message neutre, toute communication, aussi théorique soit-elle, est saturée d'avance de forces ou de visées pratiques, *on ne peut pas ne pas influencer*.

La première pragmatique, celle de Frege ou de Wittgenstein, l'a montré clairement en s'intéressant par exemple aux formes apparemment neutres, ou simplement théoriques, du jugement d'assertion. Leurs analyses montrent l'impossibilité pour un locuteur de formuler la moindre représentation d'un état du monde sans y inclure son état de sujet énonciateur, à savoir sa croyance qu'il en est bien ainsi, et à travers cette croyance son engagement ou son projet d'amener l'auditeur à partager la même opinion. Qu'il le veuille ou non, l'auteur de la moindre assertion professe à travers celle-ci un petit acte de foi – car, comme le remarquent les pragmaticiens, il serait contradictoire de dire « le chat est sur le paillason (assertion théique) mais je ne le crois pas (débrayage énonciatif) ». On voit par cet exemple trivial qu'asserter ou juger, c'est s'efforcer d'influencer son interlocuteur et exiger des autres la ratification de cette croyance. On découvre ainsi dans la communication de l'information la plus neutre une dimension volitive, une force militante : asserter, c'est croire et chercher à faire croire. Car toute croyance veut croître et ne se soutient que d'être partagée.

Il existe un lien obscur et fort entre l'exigence de croire et de croître : nos croyances servent avant tout notre croissance, individuelle et sociale. « *Vivre*, écrit quelque part Régis Debray, *c'est se raconter des histoires...* ». Nous verrons dorénavant dans le grand récit de *nos* informations, avec leurs partialités, leurs lacunes et leurs partis pris, d'abord des ruses de la vie; elles construisent et reconduisent patiemment, au jour le jour, ce que le second Wittgenstein appelait pour sa part des images du monde, ou des formes de vie. Mais le même lien au fond s'observerait entre information et *formation*. Aucune société ne peut se fonder sur l'information seule, en ce qu'elle a d'universalisable sur le modèle des sciences et des techniques, car celles-ci n'entraînent aucun découpage symbolique, et elles drainent assez peu d'histoire, de mythe ou de mémoire. En revanche, l'information que je sais traiter, et que je désire reprendre pour en propager et en partager les effets, se trouve enchâssée dans la croyance, toujours première ou *d'un autre ordre* que nos informations proprement dites.

Sur ce primat de la relation et de la croyance, sur ce fantôme de la communauté au cœur de l'information, autant que sur le pilotage de la vérité par la pertinence, de l'énonciation par la *force* assertive, et des nouvelles par la *sens* qu'y trouvent – ou non – leurs différents publics, les études de sémiopragmatique apportent un éclairage riche, et nous aident à mieux comprendre la complexe ou déroutante logique des media. Elles permettent en particulier d'éloigner quelque peu le spectre d'une mondialisation de l'information et son corollaire de manipulation ou de standardisation des consciences.

LES BALKANS NE SONT PAS DERRIÈRE NOUS

« *Les hommes éveillés habitent le même monde...* ». Cette formule prêtée à Héraclite semble aujourd'hui optimiste. Elle voudrait naïvement rabattre l'information sur l'universalité logique de la science ou des techniques mais l'ethnique résiste infiniment, du côté des clôtures culturelles, des imaginaires, des mémoires... On s'efforce de normaliser celles-ci (notamment à l'école), mais l'appareil d'information et les media fragmentent aujourd'hui nos mondes plus peut-être qu'ils ne les standardisent, ils balkanisent les grandes identités collectives, comme ils pulvérisent les « grands récits ». Tout se passe comme si les *mondes propres* et leurs revendications identitaires ou la passion démocratique du droit à l'expression et à la valorisation des différences devaient subordonner toujours davantage la vérité à la pertinence.

Plus le monde dans lequel nous entrons sera démocratique et plus les mondes propres qui le composent seront incommensurables, dans un pluriel insurmontable. Ce qui revient à dire que les Balkans et leur cortège de guerres et de revendications identitaires ne sont pas derrière nous, mais au programme peut-être des futurs rendez-vous de l'histoire.

Références bibliographiques

DAYAN Daniel et KATZ Elihu, *La Télévision cérémonielle*, PUF, Paris, 1996.

VERNANT Denis, *Du discours à l'action*, PUF, Paris, 1997.

« Croyances en guerre, l'effet Kosovo », *Les Cahiers de médiologie*, n° 8, Gallimard, Paris, 1999.